

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème Année, No. 34. — Samedi, 16 mai 1885.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



LOUIS RIEL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 Mai, 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots. — Entre-nous, par Léon Leduc. — La bataille de l'Anse-au-Poisson. — Poésie : Concert, par Maximilien Coupal. — Amusons-nous quand même, par Mina. — Chronique. — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — La porteuse de pain (*snite*). — Les miettes du bonheur, par Bertram. — Le thé. — Récréations de la famille : Logographe, anagramme-devinette et rébus. — Choses et autres. — Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait de Louis Riel. — L'insurrection du Nord-Ouest : La bataille de l'Anse-au-Poisson. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

GAGNANTS DES GROS LOTS

Au dernier tirage mensuel de nos primes, M. P. Wm. Catudal, de New-York, a gagné \$50.00 ; M. A. D. Jobin, N. P., 257, rue Dorchester, Montréal, \$25.00 ; Mlle Dina Mailloux, Sainte-Cunégonde, \$10.00 ; J. C. Marengo, 20, rue du Grand-Tronc, Pointe Saint-Charles, \$5.00.

Plusieurs primes n'ont pas encore été réclamées. La semaine prochaine, la liste complète des réclamants sera publiée.

ENTRE-NOUS

Qu'est-ce que Riel ?

Si jamais homme a été doué du don d'ubiquité, c'est bien le fameux agitateur du Nord-Ouest.

Il y a quelques jours, je rencontre un brave garçon qui m'aborde et me dit :

— J'ai à vous parler, venez.

— Mais, lui répondis-je, pourquoi cet air de mystère, je vous écoute.

— Chut ! pas ici, venez, je vous prie.

Je le suivis, et bientôt nous arrivâmes sur le Champ-de-Mars, et ce n'est qu'arrivé au milieu, à l'endroit où s'élevait l'hiver dernier le Condora, après avoir regardé de tous côtés qu'il se décida à desserrer les dents.

Il les desserra très peu, du reste, car, s'approchant de mon oreille et se mettant la main près de la bouche pour étouffer sa voix, j'entendis un murmure faible comme le plus léger soupir :

— Riel est à Montréal, je viens de le voir !..... chut !

Et, me regardant, le doigt posé sur la bouche, il s'éloigna en me laissant planté au beau milieu du Champ-de-Mars.

Et, involontairement, je répétais les mots mystérieux : Riel est à Montréal.

.

Le même jour, une heure plus tard, rue Saint-Laurent, un homme qui sait tout et même beaucoup plus encore, traverse la chaussée et vient me serrer la main.

— Avez-vous du nouveau au journal ? Quelles dépêches ?

— Mon Dieu ! toujours la même chose. On s'envoie des coups de fusil, mais de Métis, pas l'ombre.

— Et Riel, savez-vous où il est ?

— On m'a dit tantôt qu'il était à Montréal.

— A Montréal ? Erreur. J'arrive de voyage et je puis vous certifier qu'il est à Saint-Hyacinthe.

— Allons, bon ! Vous en êtes sur ?

— Aussi certain que vous n'aimez pas les mauvais vers de... Chose.

— Diable ! cela devient sérieux. Il est ici, il est là-bas, et pourtant il conduit tout au Nord-Ouest, où trois mille hommes sont allés le chercher. Décidément, ce gaillard-là doit avoir retrouvé l'anneau de Gizeh qui le rend visible et invisible à volonté.

— Plaisantez tant que vous voudrez, Riel est à Saint-Hyacinthe.

.

Savez-vous que ces rumeurs diverses, ces racontars, ces entretiens mystérieux, au sujet d'un homme,

ont ce caractère d'étrangeté qui s'attache aux personnages légendaires et fabuleux et à son charme.

Qui de nous n'a rêvé de remplir tout un pays de son nom ? Quel enfant n'a pensé à devenir semblable aux héros de Cooper, parcourant les prairies et les bois à la poursuite d'un ennemi sauvage et terrible, l'œil au guet, sondant l'horizon d'un œil sur. Puis, tout à coup, faire retentir la plaine de la voix sonore de la bonne carabine qu'on ne quitte jamais. Les veillées autour du feu de camp, les récits de guerre et de chasse...

Et, malgré soi, on se prend d'une admiration inexplicable pour l'homme audacieux qui s'impose ainsi à l'intérêt de tout un peuple.

Allez dans les villes, parcourez les campagnes, et partout vous n'entendrez que ce nom : Riel !

.

Car, et c'est un des côtés les plus remarquables de la guerre actuelle, il n'est pas un homme de bon sens qui, tout en désirant l'étouffement de la rébellion, ne convienne que le soulèvement des Métis est presque excusable.

J'ai entendu des hommes politiques des deux partis, des juges, des avocats, des grands commerçants, des cultivateurs et des ouvriers s'accorder à reconnaître que ces pauvres diables de Métis ont été maltraités, malmenés et trompés.

Les volontaires eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de dire :

— Que voulez-vous, nous savons bien que ces gens-là n'ont pas tous les torts, mais la consigne est là, et nous saurons bravement mourir.

Les Métis, de leur côté, ne semblent pas être animés de beaucoup de haine.

— Et nous, croyez-vous donc que c'est par plaisir que nous avons pris les armes. Nous n'ignorons pas que ce que nous faisons est absurde, mais entre mourir de faim ou être tués, mieux vaut une balle.

Et on se bat quand on ne demandait qu'à se serrer la main.

.

On parle plus que jamais en ce moment du percement de l'isthme de Panama.

Le président d'un des Etats de la Colombie était dernièrement à Montréal, et a exprimé des opinions qui ne nous ont nullement surpris.

Selon lui, jamais M. de Lesseps n'atteindra le but qu'il s'est proposé. Tout est mal fait, l'administration est mauvaise, les ingénieurs sont incapables et le gaspillage est énorme, le vol se pratique sur une grande échelle et les ouvriers ne sont pas payés.

Tout cela est la répétition de ce qui s'est passé à l'isthme de Suez.

Que n'a-t-on pas dit, il y a vingt ans, quand le plus grand ingénieur du siècle s'est mis au travail ? Toute une meute d'incapables et d'envieux s'est ruée sur l'homme qui s'était permis d'avoir une idée de génie.

M. de Lesseps se contentait de hausser les épaules et poursuivait son œuvre. Au jour dit, les deux mers étaient réunies et le premier navire traversa le canal aux applaudissements du monde entier.

Le cœur du grand Français a dû battre ce jour-là. Ce qui s'est fait à Suez se fera à Panama. M. de Lesseps a dit qu'il confondrait les flots de l'Atlantique et du Pacifique, et ce sera fait, envers et contre tous les aboyeurs.

.

Les revers semblent ne pas avoir beaucoup adouci les Anglais à l'égard de la France. Chaque fois que l'occasion s'en présente ou non, les journaux de Londres ne manquent pas de dire que l'expédition du Tonquin est un désastre pour les Français.

Dernièrement encore, le câble nous apportait une singulière dépêche.

On annonçait que le climat était des plus malsains et que nombre de soldats avaient succombé aux privations qu'ils avaient endurées, faute de nourriture suffisante.

C'est exactement comme si l'on disait qu'un homme qui a été coupé en deux par un train de chemin de fer est mort du choléra.

Ces petites menées n'ont pas empêché la France de remporter victoires sur victoires, de conquérir

un magnifique pays et de faire la paix avec la Chine à des conditions avantageuses.

.

En Afghanistan, les affaires sont encore dans le même état, on en est toujours à se demander si la guerre va éclater.

Il est incontestable que la Russie veut la guerre et que l'Angleterre, sentant sa faiblesse, veut maintenir la paix au prix des plus grands sacrifices et même aux dépens de son orgueil, de cet orgueil qui a produit des prodiges d'audace qu'il s'agit peut-être de payer bien cher maintenant.

L'imbroglio anglo-russe se complique de plus en plus.

Après l'ultimatum de vingt-quatre heures de l'Angleterre, ultimatum qui restera célèbre dans l'histoire, des négociations diplomatiques ont été reprises, puis interrompues et ainsi de suite. Enfin, on crût arriver à une solution en proposant un arbitrage qui fut accepté, puis refusé peu de temps après.

La Russie, qui a massé des troupes considérables sur la frontière ne peut plus les contenir, et les rajahs indiens que l'Angleterre a appelé sous les armes ne veulent pas remettre l'épée au fourreau.

Des deux côtés on veut se battre, et on se battra au besoin contre le gouvernement.

.

La presse a fait bon accueil au premier numéro de la seconde année du MONDE ILLUSTRÉ. *La Minerve*, *Le Monde*, *La Patrie*, *L'Étendard*, *le Star* de Montréal, *Le Courrier de St-Hyacinthe*, nous font des éloges que nous efforcerons de mériter par le soin que nous mettrons à choisir nos articles et nos gravures.

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ me chargent de remercier nos confrères en leur nom et je le fais de grand cœur.

La Patrie, dans un entrefilet paru dans son numéro de samedi dernier, me dit que j'ai eu tort en parlant des amateurs "de les mettre tous dans le même sac." Mes lecteurs n'ont pas besoin que je leur dise qu'il y a là une inexactitude, il suffit de repasser mes trois ou quatre derniers *Entre-nous* pour s'en convaincre.

Bien plus, je vais prouver par ce qui suit que je ne varie pas dans mes appréciations et que je reconnais le bon où il est.

.

Une société d'amateurs, formés et dirigés par M. Wiillard, vient de donner deux représentations à l'Académie de Musique de Montréal, au profit de l'Hôpital Notre-Dame.

Il suffit de citer le nom de cette institution pour savoir tout de suite ce qu'ont dû être ces deux soirées. Les Dames patronesses en effet ne donnent leur patronage qu'à bon escient.

Le Maître de Forges a été certainement un succès sans précédent.

On n'était pas habitué à ce genre de pièce, et on sentait dès le début, que le public était sous l'influence d'un étonnement, d'une surprise même qui le paralysait. Le drame qui se prépare au premier acte ne donne lieu ni à de grands éclats de voix, ni à de grands gestes, c'est une scène de famille et de famille du grand monde, où l'on sait souffrir avec dignité et courage.

Peu à peu cependant la glace se rompit, on s'intéressa à cette lutte étrange et vraie des deux races, de la noblesse et du peuple, et les deuxième et troisième actes furent très applaudis. La grande scène du quatrième acte, où la jeune femme, reconnaissant enfin la grandeur de caractère de son mari, se jette dans ses bras, a été magnifiquement rendue.

M^{me} Denis, dans le rôle de Claire, a bien compris et rendu la pensée de l'auteur. Fièvre et orgueilleuse, elle était bien la fille du marquis de Beaulieu au début, pour devenir bientôt douce et aimante comme sa mère.

M^{me} Denis a fait preuve d'un grand talent. M^{me} Norgad avait fort grand air, le rôle de M^{me} Beaulieu lui allait à merveille, et elle semble être née marquise.

M^{lle} Norgad, un peu froide, a néanmoins été une excellente Athénais.

Deux jeunes anglaises, M^{mes} Dillon et Wheeler,

avaient donné leur concours. La baronne, très gracieuse et très jolie, a été charmante. Un léger accent anglais donnait à son débit un piquant tout particulier.

M. Wiallard a une diction parfaite—c'est un homme de talent qui a le droit de se donner comme professeur de déclamation—il comprend son rôle et le rend à merveille.

MM. Prétavoine, Giroux, Sauvalle et Théroux, tous très distingués, ont été très bons.

A la bonne heure ! voilà des amateurs sérieux, qui ont travaillé et qui ont réussi.

Je les applaudis encore et au nom du public—qui m'y autorise, j'en suis sûr—je les remercie.

Ils ont mis en pratique le principe que je ne cesserai de prôner toujours et quand même, c'est qu'il n'y a de succès possible qu'avec du travail.

Que les autres amateurs en fassent autant que ceux que dirige M. Wiallard, et tout ira bien. Je ne leur ménagerai pas les éloges.

LÉON LEDIEU.

LA BATAILLE DE L'ANSE-AU-POISSON (Voir gravure)

MONSIEUR le major Boulton, chef des éclaireurs, nous a donné une description émouvante du commencement de la bataille de l'Anse-au-Poisson, que nous publions dans une autre page.

Il était à la tête de la colonne, forte de 300 hommes, avec seize éclaireurs. L'avant-garde était auprès d'un buisson, lorsqu'un cavalier accourut au major en disant qu'il venait de découvrir les traces des feux d'un camp ennemi, dans un ravin, sur une nouvelle route qui conduisait à Batoche. Le major Boulton avertit le général Middleton qui, dans un instant, était à ses côtés. Le capitaine Johnston, avec quatre hommes, le suivit, et ils s'avancèrent ; les seize éclaireurs étaient massés. Ces derniers venaient de découvrir une cinquantaine de rebelles qui sautèrent à bas de leurs chevaux et gagnèrent le ravin. Quelques minutes après, une décharge fut lancée sur les éclaireurs. Les soldats de Boulton sautèrent de leurs chevaux et, se couchant par terre, ouvrirent un feu bien nourri sur les Métis.

A la première décharge de l'ennemi, D'Arcy Baker, qui est mort depuis, fut frappé à la poitrine. Il tomba de son cheval. Il cria bravement au major Boulton : "Que vais-je faire ?" "Ralliez-vous à l'arrière-garde," répondit l'officier, et le soldat, malgré ses blessures mortelles, se traîna à l'arrière-garde où les soldats du 90^{ème} le trouvèrent. Le major Boulton était encore à l'avant, et on ne sait comment il a échappé.

Six de ses éclaireurs furent blessés. Tous les officiers du 90^{ème} combattirent aux premiers rangs. Le quartier-maître McIntosh s'élança dans la mêlée et revint sain et sauf. Les majors McKeand, Boswell et Buchan se conduisirent en braves. Plusieurs fois le capitaine Forest échappa miraculeusement à la mort. Les hommes tombaient à ses côtés. Alic Ferguson était à côté de Forest à la première attaque.

Les volontaires étaient couchés sur le penchant de la colline opposée aux rebelles : Ferguson et Forest visaient les tireurs ennemis, lorsqu'ils sortaient des fossés où ils étaient cachés. Tout-à-coup, Ferguson roula sur le sol en s'écriant : "Mon Dieu, capitaine, je suis blessé," et il expira. Forest lança une balle dans la tête du mépris qui avait frappé Ferguson. Buchanan, le jeune trompette du 90^{ème} se conduisit en homme. Pendant que les musiciens portaient secours aux blessés, il portait des munitions aux soldats.

Le soldat Hutchison fut frappé à mort à l'endroit où Ferguson expira. Une balle le frappa dans l'œil gauche, et la mort fut instantanée. Il était âgé de quarante ans. Le soldat Ennis fut frappé dans le cou, et une balle traversa le front du soldat Wheeler, qui tirait du haut du ravin. Lorsque son cadavre fut découvert, dimanche après-midi, des maraudeurs sauvages l'avaient dépouillé de son habit.

Les pertes des volontaires sont de 12 tués et une cinquantaine de blessés. On ne connaît pas les pertes des Métis, à cause de la position avantageuse qu'ils occupaient dans un ravin boisé. Ils étaient commandés par Gabriel Dumont, le lieutenant de Riel.

AU CONCERT

Je me souviens qu'assis à ma chère fenêtre,
Je notai des soupirs, écho de ma douleur :
De son souffle glacé, faisant tout disparaître,
L'autan avait aussi, je crois, touché mon cœur !

De la même croisée, enfin je vois renaître
Cette même nature en la même splendeur :
Zéphirs, merles et fleurs, je vous vois reparaitre
Chantant à l'unisson le commun créateur.

Et parmi vous, mon cœur ivre de poésie,
Ne se contenterait dans ses brillants transports,
Que de goûter, pensif, vos chants et vos accords ?

Oh ! dans ces flots si purs de terrestre harmonie,
Je veux mêler ma voix !... Le premier de vous tous
Doit conduire le chœur—puisqu'il chante à genoux.

MAXIMILIEN COPPÉE.

AMUSONS-NOUS QUAND MÊME

Nos lecteurs ont dû entendre parler de messieurs les comédiens et mesdames les comédiennes (ce ne sont pas des Canadiens, Dieu merci !) qui ont eu la bonté la semaine dernière, de venir amuser notre respectable ville—moyennant finances. Cela a coûté cher à quelques-uns, dit-on. Et le public, le cher public, qui paie, a-t-il eu assez de plaisir, lui, à voir une déesse de quarante et quelques printemps sauter comme une biche folâtre en faisant de petits cris—c'était rajournissant pour les têtes chauves ; on a entendu débiter par un petit vieillard de petits mots qui voulaient dire—qu'est-ce qu'ils voulaient dire ces petits mots, mesdames et surtout mesdemoiselles, qui avez tant ri ? Mais elles ne pourraient nous le dire, sans doute, ce devaient être des anglaises, ces rieuses.

Je ne connais que les bonnes mères de famille et les gens scrupuleux (une bagatelle !) qui ne se soient pas amusés—mais ceux-là n'y étaient pas.

MINA.

CHRONIQUE

L'EUROPE aura-t-elle la paix ou aura-t-elle la guerre ?

C'est la question que l'on s'adresse, et il n'est pas facile d'y répondre. L'Europe, c'est bien vague : ne serait-il pas, dit-on, plus simple de réduire cette question à ses proportions vraies ? Car elle ne regarde, en apparence du moins, que la Russie et l'Angleterre. Rien de plus vrai, mais vous bercez-vous de cette idée que l'Angleterre pût être longtemps en guerre avec la Russie sans que l'Europe entière fût insensiblement amenée à prendre parti ?

* *

Ne pensez-vous pas, au contraire, qu'une telle guerre entraînerait des solidarités inévitables ? Soyez sûr que, dès à présent, la Russie a ses alliés et l'Angleterre les siens. Si l'Europe se sentait intéressée dans la guerre entre la France et la Chine, à plus forte raison le serait-elle dans une lutte entre l'Angleterre et la Russie. Vous avez entendu les protestations qui ont accueilli la nouvelle du blocus que l'amiral Courbet se croyait obligé d'établir pour avoir raison de la Chine. Pensez à ce que seraient ces protestations dans le cas de cette guerre, qui affecterait le commerce et la politique de toutes les nations ! Le thé et le riz sont l'objet d'un commerce immense, mais ce ne sont encore là que des intérêts matériels, tandis que ce seraient les intérêts politiques les plus graves qui seraient en cause dans la lutte gigantesque de l'Empire des czars et du Royaume-Uni.

Elle commencerait par des intérêts politiques de second ordre, par des compétitions territoriales : la politique proprement dite s'y mêlerait, et la lutte, s'agrandissant, s'établirait bientôt sur des questions de principes. C'est ce qu'on appelle les fatalités du différend anglo-russe. Elles sont réelles, seulement, elles sont mal définies, et il est beaucoup de gens de bonne foi qui ne saisissent pas bien en cette affaire les rapports des choses.

* *

Ils sont cependant très clairs et sautent aux yeux. Quand on se croit à cent lieues de la question, il se trouve qu'on est au vif même des problèmes

qu'elle soulève, et ces problèmes sont tels qu'ils se posent d'eux-mêmes au bout de toutes les hypothèses. Mais, de toutes les puissances, celle qui joue le plus gros jeu dans le conflit, c'est la Russie. L'Angleterre peut sans doute perdre beaucoup dans une guerre, mais la solidité de ses institutions la protège contre des périls que peut légitimement redouter la Russie. Tout au plus, politiquement, risquerait-elle de voir s'effondrer le ministère Gladstone, que remplacerait du jour au lendemain, et sans crise, un cabinet tory. Le lendemain, comme la veille, elle serait toujours la "libre Angleterre."

* *

Mais la Russie, dans une telle lutte, serait, nous l'avons dit déjà, condamnée à vaincre, et à vaincre toujours. Si elle tire l'épée, elle peut en jeter le fourreau, car il ne faut pas croire qu'il lui suffirait de vaincre l'Angleterre pour s'assurer de la paix. Il y a même plus, c'est que, victorieuse ou vaincue, elle verrait se dresser devant elle les mêmes problèmes. Et que de compte à rendre à la nation, dont l'effort lui aurait donné la victoire, et qui, par patriotisme, aurait ajourné tout ce qui la divise ! Que l'imagination joue son rôle dans les aspirations de la nation russe, c'est possible : il n'est même pas aisé de discerner le point précis où finit l'utopie et où la réalité commence, où l'histoire se substitue à la légende, la logique des situations au fatalisme national, la réforme possible au rêve révolutionnaire, mais c'est là ce qui fait précisément que de la question russe se dégage un redoutable inconnu. Et c'est bien le sphinx antique, qui dévore ceux qui ne le devinent point.

* *

Malgré sa puissance énorme, le Prince, en Russie, est bien, qu'on nous passe cette vieille métaphore, le "colosse aux pieds d'argile." Tout le menace, et sa puissance même lui est un dangereux écueil. Le peuple se la figure plus grande qu'elle n'est, et il en attend d'autant plus qu'il se la figure plus grande. Puis, il faut bien le dire, placé entre mille dangers, parmi lesquels ceux des révoltes de l'armée et des conspirations des grands, le Prince a longtemps été forcé d'appliquer à sa propre défense tout ce qu'il avait d'énergie. Il y avait bien du progrès dans l'Etat, mais il n'avait pas pour base le progrès de la nation même. Sans compter que le pouvoir absolu est souvent mal servi. On fait trop de zèle en son nom, et peut-être que le souverain ne présume pas assez de son peuple.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand on trahit son prochain, il n'est pas juste qu'on s'en vante.—C. DE ROLLAND.

Une vie manquée ne se recommence pas.

J. CLARETIE.

Tout le monde à son idéal : l'important est de le bien placer.—G.-M. VALTOUR.

Il faut tout prendre au sérieux, rien au tragique.

THIERS.

Je ne connais pas de mode plus efficace d'assurer le rappel des lois nuisibles que leur stricte exécution.—Le général GRANT.

Le fruit de l'expérience ne mûrit pas sur des jeunes rameaux.—J. SANDEAU.

L'homme doit être bon et raisonnable mais sans oublier qu'il vit dans un monde de sots et de méchants.—G.-M. VALTOUR.

Une femme intelligente doit spéculer moins sur l'amour d'un homme que sur sa vanité.—DELPIE.

Les amis politiques ne sont pas des amis.—J. TROUBAT.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Entorses.—Plonger au plus tôt le pied atteint dans l'eau froide, additionnée d'extrait de saturne ; ensuite on appliquera des compresses imbibées de mélange de teinture d'arnica, d'eau blanche et d'alcool camphré. Repos absolu du membre malade jusqu'à la guérison complète.



L'INSURRECTION DU NORD-OUEST. — LA BATAILLE DE L'ANSE-AU-POISSON

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

XLII

Une conversation changea de sujet ; quelques heures s'écoulèrent encore et le train stoppa. Les deux Français étaient arrivés à destination. Ils quittèrent le compartiment qu'ils occupaient et firent porter leurs valises à l'hôtel le plus voisin de la gare.

Le séjour du faux Paul Harmant dans la ville où il venait de mettre pied à terre devait durer deux jours au moins. Il s'agissait d'études à faire dans l'usine d'un grand industriel qui désirait transformer son matériel en utilisant autant que possible l'ancien outillage. Après avoir pris un repas solide, les deux hommes se rendirent à la fabrique, où leur présence était nécessaire. Le reste de la journée fut consacré à l'examen des machines qu'il s'agissait de transformer. Il fut convenu avec l'industriel que Paul Harmant, le lendemain lui soumettrait un devis des modifications indispensables. Ovide Soliveau avait pris des notes sous la dictée de son prétendu cousin. En rentrant à l'hôtel, ils discutèrent ensemble les travaux à exécuter. Paul traçait des plans, tandis qu'Ovide relevait les mesures prises.

—Il s'agit de mener vivement ce travail, dit l'associé de James Mortimer. Je tiens beaucoup à ne demeurer que le temps strictement nécessaire. Nous piocherons, s'il le faut, une partie de la nuit.

—Comme tu voudras. Je ne demande qu'à piocher. Mais il faudra manger, cependant.

—Je vais donner l'ordre qu'on nous monte notre souper dans cette pièce. Tout en mettant les morceaux doubles, nous causerons de ce qui nous occupe.

Ovide eut un singulier sourire aux lèvres.

—Ce que tu me proposes, j'allais te le proposer, fit-il.

Jacques Garaud sonna et donna des ordres. On dressa le couvert sur une table apportée tout exprès, le mécanicien se servant pour ses travaux de celle qui se trouvait dans l'appartement. Sous un prétexte quelconque, Ovide sortit de la chambre de Jacques et gagna la sienne. Là il ouvrit sa valise, prit la fiole qu'au moment de quitter New-York il y avait placée, la glissa dans sa poche et rejoignit Paul Harmant.

—Maintenant, pensait-il avec un contentement intime dont son visage impassible ne témoignait rien, maintenant il ne s'agit plus que de trouver l'occasion d'agir, et ce sera bien le diable si elle ne se présente pas !

Ensuite il se remit au travail avec son patron jusqu'au moment où le maître d'hôtel, d'une correction parfaite, vint annoncer que les gentlemen étaient servis. Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre. Jacques Garaud, tout en mangeant de grand appétit, semblait fort absorbé. Il s'était posé un problème de mécanique et il en cherchait la solution. Le repas, presque silencieux, fut terminé rapidement.

—Vous nous monterez beaucoup de café, et du café très fort, commanda le mécanicien au maître d'hôtel. Nous avons à travailler cette nuit.

Ovide pensa :

—Le café, voilà l'occasion.

Paul Harmant se remit à creuser son problème, tandis qu'Ovide exhibait une blague pleine de tabac de Virginie, roulait une cigarette avec une agilité d'Andalou, l'allumait et se mettait à fumer d'un air de complète béatitude. Le maître d'hôtel posa sur la table desservie une cafetière d'argent, deux tasses, un sucrier, et une bouteille d'eau-de-vie de France. Jacques, un crayon d'une main, un carnet de l'autre, traçait des figures géométriques et alignait des chiffres.

—Voici le café, mon cousin, dit Ovide quand le maître d'hôtel eut quitté la chambre.

—Très bien ! répondit Jacques sans quitter son calcul, remplis ma tasse, mets-y peu de sucre et sois assez aimable pour la placer auprès de moi.

—Tout de suite.

La joie la plus vive illuminait la figure de Soli-

—Quelques gouttes seulement. En veux-tu d'avantage ?

—Non, cela suffit. L'alcool est l'ennemi du travail.

Jacques acheva de vider la tasse, la replaça sur la soucoupe et poursuivit :

—Verse-m'en encore. Ensuite nous nous remettons à la besogne.

Ovide, rayonnant, saisit la cafetière, remplit la tasse pour la seconde fois, et présenta le sucrier à son cousin. Celui-ci prit un morceau de sucre le laissa tomber dans le café et recommença ses chiffres. Soliveau dégusta lentement, en amateur, un agréable mélange de café et d'eau-de-vie, alluma une nouvelle cigarette, et se mit à fumer, en guettant du coin de l'œil le faux Paul Harmant. Il attendait l'effet produit par la liqueur dont le Canadien d'abord, Cuchillino ensuite, lui avaient vanté les propriétés merveilleuses. Ces propriétés existaient-elles véritablement ? Voilà ce qu'il ne tarderait pas à savoir.

Les chambres des deux Français étaient situées au premier étage d'un pavillon annexé au principal corps de logis de l'hôtel. Ils se trouvaient seuls dans le pavillon, et, même s'ils parlaient haut, ne pouvaient être entendus de personne. Ovide avait remarqué ce détail, et il se félicitait de voir les choses si complètement arrangées par le hasard. Onze heures du soir venaient de sonner. Un calme profond régnait dans le pavillon. Les portes étaient closes, les lumières éteintes, sauf dans la chambre où se trouvaient les deux hommes. Jacques Garaud ne disait pas une parole. Penché sur une grande feuille de papier, armé d'une règle et d'un compas, il traçait des plans. Ovide établissait ou plutôt faisait semblant d'établir un devis. Nous disons "faisait semblant," car, en réalité, son attention était ailleurs. Paul Harmant l'occupait tout entière. Plus l'heure s'avavançait, plus il s'étonnait, puis il s'inquiétait de ne pas voir se produire l'effet attendu. Le Canadien et Cuchillino avaient-ils donc menti ? Cette pensée creusait un pli profond entre les sourcils d'Ovide. Tout à coup, il vit Paul Harmant passer la main sur son front, geste qui ne lui était point habituelle. En même temps les paupières du mari de Noémi se mirent à battre sur les prunelles.

—Est-ce que ça va commencer ? se demanda Soliveau ; ça sera venu tard, mais mieux vaud tard que jamais.

Ovide ne se trompait point. L'effet de la liqueur mysté-

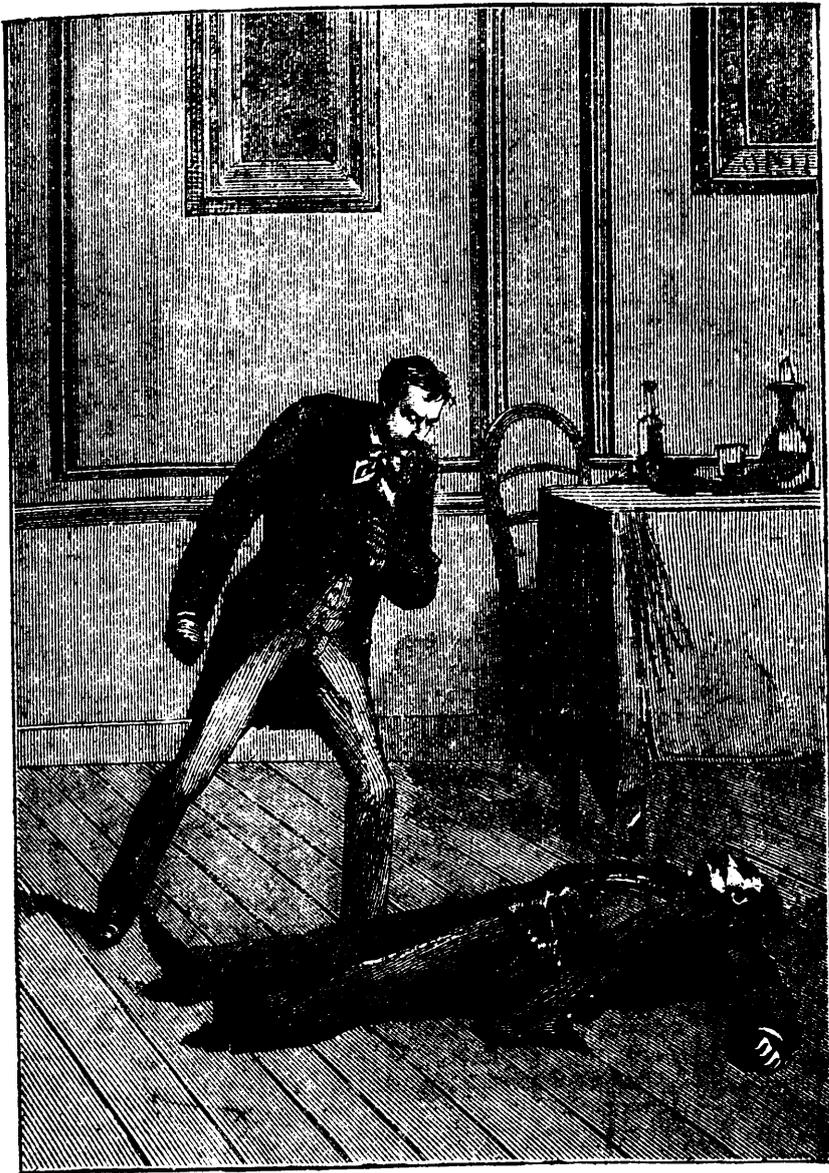
rieuse commençait véritablement à se produire. Jacques se dressa brusquement, lâchant le compas et le crayon qu'il tenait.

—Qu'as-tu, cousin ? lui demanda Soliveau. Est-ce que tu souffres ?

—J'ai soif, répondit l'associé de Mortimer.

Et il vida d'un trait la seconde tasse de café qui se trouvait à côté de lui. Ensuite il se mit à arpenter la chambre de long en large, d'un pas rapide et saccadé. Des frissons passaient sur sa chair. Ses mains tremblaient. Son visage devenait d'un rouge sombre. Dans ses yeux s'allumaient des lueurs étranges.

—Décidément, cousin, reprit Ovide en jouant l'inquiétude, tu ne me parais pas du tout dans ton assiette. Tu vas, tu viens ; tu as l'air d'un fou ! Encore une fois, es-tu malade ?



Mort ! Serait-il mort ? balbutia-t-il avec effroi. — (Page 14, col. 2.)

veau. Paul Harmant, tout à ses chiffres, lui tournait le dos. Sans le perdre un seul instant de vue, Ovide versa du café dans une tasse ; puis, tirant de sa poche la fiole de liqueur canadienne, il la déboucha et laissa tomber dans le café la valeur d'une cuillerée à bouche de son contenu. Faisant alors disparaître la fiole, il sucra modérément, remua le breuvage avec une petite cuiller pour activer la fusion du sucre, plaça la tasse et la soucoupe sur la table de travail du gendre de Mortimer et dit :

—Voici ton café, tu peux le boire, car il n'est chaud que tout juste.

—Merci.

D'une main distraite, Jacques prit la tasse, l'ap procha de ses lèvres et absorba une gorgée de son contenu.

—Tu as ajouté de l'eau-de-vie ? fit-il.

Jacques s'arrêta et répondit avec un éclat de rire strident :

— Moi, malade ! Allons donc ! Pourquoi serais-je malade ?

— Tu as trop travaillé. Tu as besoin de repos, peut-être.

— Besoin de repos, moi ? Jamais ! Je ne connais pas la fatigue ! J'ai soif. Je veux boire ! Donne-moi ce qu'il y a de meilleur. Je ne regarde pas au prix ! Je suis riche !

Et après avoir rempli d'eau-de-vie la demi-tasse, il jeta littéralement dans son gosier cette forte dose d'alcool.

XLIII

— Enfin, je vais donc savoir ! se dit Ovide, puis, tout haut : Tu es riche, oui... grâce à l'invention que tu as faite et que tu as vendue.

— Que j'ai vendue à James Mortimer, à mon beau-père, répliqua Jacques Garaud.

— Non, pas celle-là, reprit Ovide, je parle de la machine inventée par toi pendant les cinq années que nous avons passées sans nous voir.

L'ex-contremaître eut un nouvel éclat de rire étrange et saccadé.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria-t-il ensuite. Est-ce que je t'avais jamais vu ? Est-ce que je te connaissais, toi, Ovide Soliveau ?

Et il s'avança vers son prétendu cousin, l'attitude menaçante, les yeux pleins d'éclairs. Ovide, un peu inquiet, se leva, prêt à battre en retraite. Jacques poursuivit :

— Est-ce que je suis de Dijon ? Est-ce que je me nomme Paul Harmant ? Allons donc ! Paul Harmant est mort ! Il est mort à l'hôpital de Genève. J'étais son camarade d'atelier. Il m'avait confié son livret pour le renvoyer à sa famille, et comme il fallait changer de peau, comme il fallait sauver ma tête, j'ai pris le nom de Paul Harmant. Tu n'avais pas deviné cela, idiot que tu es ! Tu me croyais bêtement ton cousin ?

La face convulsée de Jacques prenait une expression effrayante. Ses joues s'étaient brusquement creusées, et de rouges devenaient livides ; des flocons d'écume blanchissaient ses lèvres. Ovide sentit un frisson passer sur sa chair. Son inquiétude se changeait en épouvante. N'avait-il point versé une trop forte dose de liqueur ? Ne se trouvait-il pas en ce moment non en face d'un halluciné, mais en présence d'un fou dangereux ? Il allait connaître le passé de cet inconnu que quelques instants auparavant il appelait : " Mon cousin ; " seulement, cette connaissance pouvait lui coûter cher. Pour la troisième fois, Jacques se mit à rire, mais son rire devenait sourd et lugubre, comme celui qui s'échappe des cabanons de Bicêtre.

— Est-ce que je n'ai pas bien fait ? reprit-il en marchant de nouveau vers Ovide qui reculait devant lui. Est-ce que je n'ai pas agi comme devait agir un particulier très malin ? Tu comprends ! J'avais incendié l'usine d'Alfortville où j'étais contremaître, j'avais assassiné l'ingénieur Labroue, mon patron ; j'avais volé ses plans de machines et pris dans sa caisse cent quatre-vingt mille francs, une fortune. C'était gentil ! Toujours malin, combinant tout, je revins sur le lieu du sinistre après le vol, je me distinguai par mon ardeur. Je me précipitai dans les flammes pour sauver la caisse que je venais de vider ; puis, au moment où le pavillon s'écroulait, je sautai par une fenêtre donnant sur la campagne. J'étais libre. On me croyait enseveli sous les décombres, victime de mon dévouement, et Jeanne Fortier, de qui j'avais à me venger, était condamnée à ma place. A partir de cette minute, Jacques Garaud n'existait plus ; je filai en Angleterre sous le nom de Paul Harmant, le mien, aujourd'hui, et je m'embarquai pour New-York. Sur le " Lord Maire " je rencontrai un imbécile, un certain Ovide Soliveau, à qui je persuadai que j'étais son cousin. Grâce à mes cheveux roux teints en noir, il n'eut pas l'ombre d'un soupçon. Par lui j'appris fort à propos beaucoup de choses concernant James Mortimer et sa fille Noémi. Je suis un malin, j'épousai la fille et je devins l'associé du père. C'est très fort ! Aujourd'hui, je suis non seulement un millionnaire, mais un honnête homme. Oui, un honnête homme, parole d'honneur, un très honnête homme !

Jacques s'interrompit.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, toi ? cria-t-il d'une voix rauque en marchant sur Ovide défaillant de terreur. Tu ne m'as jamais vu ! Tu ne me connais pas ! Jeanne Fortier seule avait vu le crime. Seule, elle connaissait Jacques Garaud ! Jacques Garaud est mort sous les débris croulants de la fabrique d'Alfortville. Aujourd'hui je suis Paul Harmant, l'associé de James Mortimer !

En ce moment le misérable porta la main à sa poitrine. Une souffrance aiguë le mordait au cœur. Il lui semblait que des flammes intérieures le consumaient. Une plainte inachevée, une sorte de gémissement lamentable s'échappa de ses lèvres. Pris d'un spasme nerveux, il tourna sur lui-même en battant l'air de ses bras, et tomba sans connaissance. Ovide s'élança vers lui.

— Mort ! Serait-il mort ? balbutia-t-il avec effroi. Moi qui compte sur lui pour faire ma fortune ! Ça ne serait pas drôle.

Vivement il pressa de sa main droite le côté gauche de la poitrine de Jacques Garaud, et se sentit aussitôt rassuré. Le cœur battait avec violence.

— Non, non, il n'est pas mort, dit le Dijonnais avec un sourire de triomphe. C'est l'effet de la liqueur canadienne. Quand il reprendra connaissance il ne se souviendra de rien. Ah ! Jacques Garaud, tu as beau être un malin, je ne suis point une bête et je me doutais bien que tu n'étais pas Paul Harmant ! Tu as une grosse fortune, cousin, ça m'arrange ! J'en aurai ma part. Tu me tenais, je te tiens à mon tour ! Tout ce que tu m'as raconté est gravé dans ma mémoire et je n'en oublierai pas un mot. D'ailleurs je vais l'écrire. Ah ! les beaux états de service ! Assassin, voleur et incendiaire ! Et tu avais le toupet de me faire la morale ! Par exemple, elle est trop forte celle-là ! Cousin, tu me payeras ta morale, et plus cher qu'au marché !

L'associé de James Mortimer ne reprenait pas connaissance.

— D'après les renseignements de Cuchillino, se dit Ovide, voici un évanouissement qui doit durer quelques heures, mais qui n'offre rien de dangereux.

Je vais étendre le cousin sur son lit. Quand il se réveillera nous causerons. Et, soulevant le corps de Jacques avec une force dont on n'aurait pu le croire capable, il le coucha, le couvrit, lui plaça sous la tête deux oreillers, et se retira dans sa chambre où il se mit au lit à son tour et ne tarda pas à s'endormir. Au point du jour, il s'éveilla, s'habilla en quelques minutes et retourna dans la chambre de son prétendu cousin. Celui-ci semblait n'avoir fait aucun mouvement, mais sa respiration bruyante attestait qu'il était plein de vie. Ovide s'approcha du lit, prit le poignet du dormeur, posa son doigt sur l'artère et en trouva les pulsations régulières.

— Laissons-le s'éveiller tranquillement, se dit-il. Et s'asseyant à côté de la table sur laquelle se trouvaient étalés des papiers, il acheva le travail commencé la veille au soir. Une heure environ s'écoula. Ovide, tout à coup, tourna la tête. Il lui semblait qu'il venait d'entendre Jacques Garaud se mouvoir. En croyant cela, il ne se trompait pas.

Le faux Paul Harmant venait en effet de faire un mouvement léger. Ovide quitta son siège, et debout auprès du lit attendit le réveil complet. Ce réveil ne se fit point attendre. Jacques ouvrit les yeux, puis se dressa brusquement sur son séant, en jetant un regard autour de lui. Ce regard exprimait l'étonnement et l'inquiétude. A coup sûr l'associé de James Mortimer avait l'esprit enveloppé de brumes épaisses et ne se rendait point compte de sa présence dans cette chambre inconnue. A deux reprises il passa la main sur son front comme pour en écarter un voile.

— Où suis-je donc ? demanda-t-il tout à coup.

— A Kingston, à l'hôtel des Treize-Etoiles, répondit Ovide.

— Pourquoi suis-je couché tout habillé ?

— Ah ! ça cousin, tu ne te souviens donc de rien ?

Jacques se glissa hors du lit, mais resta assis sur le bord des matelas et répliqua :

— Je me souviens d'une seule chose, c'est que je travaillais là, près de toi.

— Parfaitement, fit Ovide avec un demi-sourire, puis tout à coup tu t'es levé, les yeux hors de la

tête, gesticulant comme un possédé, bavardant comme une pie borgne, me disant des injures, la fureur dans les regards, l'écume aux lèvres, le visage violacé. J'ai cru que tu allais devenir fou ! Jacques se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia-t-il en frissonnant.

— Que tu as eu un commencement de congestion au cerveau, tout bêtement. Tu travailles trop, cousin. Tu te fatigues la tête. Cela finira par te jouer un mauvais tour. C'est dangereux les congestions. Par bonheur, ce matin, il n'y paraît plus. Jacques, sombre et pensif, fit quelques pas dans la chambre.

— Je me sens brisé, dit-il, j'ai le corps et les jambes rompus, comme si on m'avait roué de coups.

— Ah ! dame ! c'est naturel. Tu faisais tant d'exploits ! Les jambes, les bras et la langue, tout allait. Puis tout à coup tu es tombé et je t'ai porté sur ton lit.

— Pourquoi n'as-tu pas fait appeler un médecin ? Ovide parut hésiter.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Par prudence.

— Je ne comprends pas. Explique-toi.

— Tu parlais... tu criais. Ce n'était pas vraiment utile qu'un étranger soit là, ouvrant les oreilles et t'écoulant.

XLIV

Jacques Garaud devint très pâle.

— Je parlais ? Je criais ? répéta-t-il.

— Oui, cousin.

— Qu'ai-je dit ?

— Oh ! des bêtises.

— Mais, enfin, quoi ? fit violemment l'associé de Mortimer.

— Tu déraisonnais à propos de places, de machines, d'un tas de choses qui n'avaient ni queue ni tête. Tu me faisais peur. Je te croyais devenu fou. Un médecin l'aurait cru comme moi. C'est pour ça que je n'en ai point appelé.

Le faux Paul Harmant prit sa tête dans ses deux mains.

— Qu'ai-je pu dire ? se demandait-il avec effroi. D'où venait ce délire soudain ? Cette folie ?

Et, hors d'état de se répondre, il fit un effort pour chasser les pensées qui l'obsédaient.

— Où en es-tu de ton travail ? reprit-il.

— J'ai dressé les devis. Tu n'auras qu'à vérifier les prix. Nous pourrons à midi nous rendre à l'usine.

Jacques baigna longuement son visage dans l'eau fraîche pour rétablir l'équilibre de ses facultés morales. Il se remit ensuite à ses chiffres.

Nous ne nous occuperons point des affaires qu'il avait à traiter à Kingston et qui seraient sans intérêt pour nos lecteurs. Ces affaires furent promptement terminées, et le lendemain soir, Jacques reprenait avec Ovide Soliveau le chemin de fer qui devait le ramener à New-York. Ovide occupait, dans les dépendances de la fabrique, un petit pavillon ayant une sortie sur la rue, ce qui lui permettait d'aller et de venir à son gré. Arrivé pendant la nuit il se leva de bonne heure et s'enferma dans la pièce qu'il nommait pompeusement son cabinet de travail et qui contenait, fort en désordre, les papiers relatifs à ses fonctions d'inspecteur des ateliers de la maison " James Mortimer & Paul Harmant. " Il s'installa devant son bureau, prit une feuille de papier à lettre, une plume et écrivit ces mots :

" NEW-YORK, 23 juin 1862.

" Monsieur le directeur de l'hôpital général de Genève,

" Monsieur,

" (Suisse.)

" Je viens réclamer de votre obligeance, un service important pour moi. J'ai appris qu'en l'année 1856, le nommé Paul Harmant, de Dijon, ouvrier mécanicien, mon parent, était décédé dans l'hôpital dont vous êtes le directeur, mais aucune preuve officielle à l'appui de cette mort ne m'ayant été donnée, le doute est permis. Je vous serai très reconnaissant, monsieur, si vous voulez bien me renseigner à ce sujet et, dans le cas où Paul Harmant serait vraiment mort, m'adresser son acte

mortuaire dûment légalisé. Ci-joint un mandat de cent francs pour payer les frais qu'occasionneront les recherches et la levée de l'acte. Si ces frais n'atteignent pas le chiffre de cent francs, je vous prie de vouloir bien accepter la différence pour la caisse des secours de votre maison.

— Agrérez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

“ OVIDE SOLIVEAU.

“ Deuxième avenue, No 55, New-York.”

Ovide relut la lettre, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse et se dirigea vers un bureau de poste où il se fit délivrer un mandat qu'il glissa sous enveloppe, fermée aussitôt après, et mise à la boîte. Au bout d'un mois, presque jour pour jour, il recevait l'acte de décès de Paul Harmant, mort à l'hôpital de Genève, d'une phthisie galopante, le 15 avril 1856.

— Maintenant, dit Ovide d'une voix moqueuse, maintenant Jacques Garaud, mon bon ami, je te tiens ! Il faudra marcher droit !

..*

Un intervalle de neuf ans s'était écoulé depuis les derniers incidents que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. On était en 1870, l'année terrible. Le 5 novembre, à onze heures du matin, un convoi funèbre sortait de la cours de Chevry et se dirigeait vers la petite église du village. En tête marchait le bon curé Laugier, les paupières rougies, les yeux pleins de larmes ; d'une voix tremblante il chantait les versets du “ De Profundis.” Une foule compacte suivait les porteurs d'une bière recouverte d'un drap noir coupé par une croix blanche. Entre le cercueil et la foule marchaient, isolées, deux personnes, un homme de trente-cinq ans environ et un jeune homme de quatorze ans, portant un uniforme de collégien. L'un était le peintre Etienne Castel. L'autre, le fils adoptif de Mme Darier, Georges Fortier. Le convoi était celui de la mère adoptive du fils de la voi était celui de la mère adoptive du fils de la condamné. La digne sœur du curé Laugier avait succombé dans sa soixante-neuvième année, après une maladie de quelques jours.

Pensionnaire du collège Henri IV, et rappelé à Chevry au moment de l'investissement de Paris. Georges avait vu mourir l'excellente femme qu'il croyait véritablement sa mère, et la fin prématurée de l'un des deux êtres qu'il aimait le plus au monde le frappait douloureusement en plein cœur. Malgré sa grande jeunesse, Georges n'était plus un enfant, il pensait déjà, il comprenait quel vide immense venait de se faire à côté de lui.

Après la guerre effroyable, après la Commune mille fois plus effroyable encore, l'apaisement arriva. Etienne Castel, qui avait fait son devoir de bon Français dans la garde mobile pendant la guerre, reconduisit Georges au collège, et reprit lui-même possession de son atelier de la rue Rennes, que les obus prussiens avaient respecté. Au bout d'un mois l'artiste reçut une lettre écrite par la vieille gouvernante du presbytère de Chevry. Cette lettre lui demandait de venir sans perdre une minute. Aucune explication d'ailleurs. En recevant ces quelques lignes Etienne eut un pressentiment funeste. Il partit à la hâte. En arrivant à la cure, il reconnut que son pressentiment ne le trompait point. Le curé Laugier était dans un état désespéré. Le curé Laugier était dans un état désespéré. Au ré, mais il conservait sa connaissance entière. Au moment où Etienne franchit le seuil de la chambre, un sourire éclaira le visage amaigri du bon prêtre. Il tendit la main au peintre qui s'élança vers lui sans pouvoir retenir ses larmes.

— C'est fini, mon cher Etienne ; lui dit le vieillard, mon tour est venu. Dieu, que j'ai toujours aimé, Dieu, que j'ai servi de mon mieux, me rappelle à lui. Je m'incline devant sa volonté et je la bénis.

Etienne voulut parler.

— Ne nous occupons pas de moi, mon ami, mais de Georges, interrompit le curé. Si je vous ai fait appeler en toute hâte, si j'ai voulu vous voir avant de mourir, c'est que j'avais à vous entretenir de choses graves, asseyez-vous et écoutez-moi.

Etienne prit une chaise et vint s'asseoir au chevet du moribond.

(La suite au prochain numéro.)

Le mépris tient quelquefois lieu de liberté.
CHATEAUBRIANT.

LES MIETTES DU BONHEUR

Le temps est beau ; la tiède atmosphère donne à la nature des réminiscences printannières : tout invite à la marche ; sortons. Je fus bientôt dehors ; j'allai vite, sans but, humant l'air et débarrassé de préoccupations, comme un écolier en vacances. Le hasard ou l'habitude m'amena rue Saint-Hubert.

C'est dans cette rue que s'est réfugiée la verte vieillesse de mon amie Anathalie. Je me trouvais, sans le savoir, devant sa porte. De sa fenêtre, elle m'aperçut. Toute joyeuse, elle accourut, m'ouvrit, et, me tendant la main par un geste caressant qui lui est familier :

— Vous arrivez bien à point, fit-elle, j'ai failli m'ennuyer.

Elle accompagnait ces paroles de la musique ordinaire de son rire perlé où des notes jeunes et gaies vibraient, et elle me jetait un de ses regards moqueurs et lutins qui déconcertent ceux qui l'approchent pour la première fois et qui charment toujours ceux qui la voient souvent.

— Heureusement, ajouta-t-elle, mon compagnon fidèle, mon consolateur, ne m'a point abandonnée.

J'aperçus alors derrière elle, s'avançant à pas mesuré, un gros chat à la robe tigrée, dont elle faisait sa société et qu'elle entourait de soins presque maternels.

— Ah ! lui dis-je, voilà le bien-aimé de votre cœur et l'être qui absorbe la meilleure part de votre affection.

— C'est lui aussi, répondit-elle, qui me donne en ce monde une part de félicité.

Et comme je me moquais un peu de ce bel enthousiasme :

— Vous ne connaissez pas la vie, jeune homme, et ce qu'elle vous réserve pourra bien n'être pas de votre goût : vous passerez peut-être par des épreuves ; elles vous feront apprécier à sa valeur la société tranquille d'un de ses amis d'ordre inférieur que la nature semble avoir créés tout exprès pour notre joie. L'existence a été dure pour moi : le sort, à mon égard, s'est montré sans pitié. J'ai perdu mes parents toute jeune. Riche, je fus ruinée bientôt par les manœuvres d'un homme d'affaires qui s'est montré sans scrupule. Mon fiancé, que j'aimais de tout mon cœur, apprenant que ma fortune n'était plus qu'un mot, suivit le conseil de ses parents et rompit sa promesse. Mes anciens amis me quittèrent l'un après l'autre. Je fus seule et je dus travailler de mes mains. Je souffris mille peines, je subis des humiliations sans nombre. Quel lien pouvait encore me rattacher à la vie ?

— Le sentiment du devoir, sans doute.

— Je vous retrouve, monsieur le philosophe, avec vos grands mots et vos nobles principes. C'est très beau, le sens du devoir, mais quand on souffre violemment, on n'y pense plus ; il est trop vague pour affermir ou consoler. Une femme surtout, impressionnable et faible, ne trouve dans de pures théories générales aucun appui, aucune défense. Il lui faut quelque chose de vivant, qui parle au cœur, distraie sa pensée et dissipe ses tristesses !

— Et vous, jeune, belle, intelligente, vous n'avez pas trouvé dans les moments difficiles le consolateur que sans doute vous rêviez ?

— Je me suis gardée d'en accepter un. J'étais élevée à dure école. Je savais ce que les hommes valent, et je préférerais encore ma hautaine solitude à l'une de ces unions qui laissent après elles des regrets amers. Mais un jour que je me rendais au labeur quotidien, j'aperçus, accroupis dans la rue, trois ou quatre gamins cruels qui s'amusaient à torturer une pauvre créature, un petit chat qui s'était égaré. Ils lui piquaient des épingles dans la peau et riaient de ses gémissements. Je m'emparai de la bête mignonne. Je la nourris, je la soignai, et bientôt ma modeste demeure me parut moins sombre : un rayon s'était glissé dans mes ténèbres. Depuis lors, époque mémorable de mes souvenirs, le temps s'est écoulé. Des événements favorables ont modifié ma situation. J'ai pu accumuler un petit capital, réuni sou par sou, dont le revenu suffit à mes besoins. Mais mon ermitage n'a rien pour moi de morose : mon tendre félin l'anime et le remplit. Je m'attache à lui ; il m'aime. A force de m'entendre, il arrive à me comprendre. Son regard

me répond quand je l'appelle. Il semble participer à mes joies ou à mes chagrins : il est triste quand je songe au passé ; il tourne gaiement autour de moi quand j'ai quelque motif de contentement.

— Il vous a rendu le bonheur.

— Je doute fort que le bonheur parfait existe en ce monde : mais mon ami à quatre pattes me donne, par l'affection que je lui porte et qu'il me rend, quelques instants de bonheur. Sommes-nous en droit d'exiger davantage ?

BERTRAM.

LE THÉ

Le thé n'est pas un breuvage aussi ancien que le café, car il n'est devenu d'un usage général en Chine que vers le septième siècle de notre ère. Son usage s'est introduit au Japon environ 200 ans après, et en Angleterre vers la fin du dix-septième siècle. En 1673, un ouvrage important sur le thé fut publié. L'auteur y louait le thé comme “ la cause infaillible de la santé,” et la guérison de tous les maux. Il était d'avis que deux cents tasses par jour ne seraient pas trop. Les poètes et les philosophes se joignirent à lui pour faire l'éloge du nouveau breuvage, et la compagnie des Indes qui l'avait introduit en Angleterre trouva dans cette plante une source de nouveaux profits.

Mais tout le monde n'était pas du même avis. Parmi les adversaires de l'importation du thé, on remarquait le nom puissant de Van Swieten, mais l'opposition fut inutile. Comme le café, le tabac et l'alcool, il a prospéré lorsqu'on lui faisait le plus d'opposition.

De nos jours, 3,000,000,000 de livres de thé sont annuellement récoltés, 5,000,000 d'acre de terre sont consacrés à sa culture. Environ 40,000,000 de livres de thé sont importées chaque année aux Etats-Unis et 100,000,000 de livres dans la Grande-Bretagne. Il est certainement employé parmi une population de 600,000,000 d'âmes, et le commerce de ce produit a servi de source à de grandes fortunes.

Le cocoa est employé comme breuvage au Mexique depuis un temps immémorial, et il est consommé plus ou moins par 200,000,000 d'individus. On porte à 40,000,000 le nombre de ceux qui ont une faiblesse pour la chicorée.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 78.—LOGOGRIPHE

Sans moi, l'homme ici-bas ne serait pas heureux ;
Je déride son front et j'amuse une fête,
Mais, je deviens, lecteur, si vous m'ôtez la tête,
Un être sot, lourd, ennuyeux.

No. 79.—ANAGRAMME DEVINETTE

XXXXXX, chers amis,
Un sonnet à ma belle,
A la muse a soumis
Ma verve un peu rebelle,

Aussitôt j'ai chanté,
J'ai redit sur la lyre
L'éloge incontesté
Qui ne se peut XXXXXX.

Et dans ce doux labeur
Mon front austère et grave
S'est XXXXXX, mon cœur
Le trouvant si suave.

SOLUTIONS :

No. 75.—Le nom est : Michel-Ange.

No. 76.—Le mot est : Char-bon.

No. 77.—Le mot est : Secret.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Loup, dépt. de l'Intérieur, Ottawa ; Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle C. B. P., Valleyfield ; Calixte Paquette, Montréal ; Edmond Bédard, Québec ; D. A. M., Mlle Eugénie Cinq-Mars, Henri Paquin, Montréal ; Dame C., Eboulements.

Rébus.—Mlle de Saint-Aubin, Matane ; Dame Céleste Lesigne, Ovila Massicotte, Montréal ; Gaudiose Guillaud, Québec.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Autant de têtes autant de vices

CHOSSES ET AUTRES

La navigation a été ouverte le 5 de mai, deux semaines plus tard que l'année dernière.

L'édition révisée de l'Ancien Testament sera publiée à Londres le 19 courant et à New-York le 21.

A Picton (Ontario), Mme Fralick est morte d'anxiété pour le sort des miliciens envoyés contre Riel.

On croit avoir réussi, dans les expériences d'inoculation du choléra faite sur un particulier, à Valence. Le patient a été plus ou moins affecté pendant 24 heures, mais deux jours après, il était en convalescence.

Il en est des idées dans la tête comme de la foule aux portes : pour qu'elles sortent aisément et sans fatigue, il faut qu'elles ne soient ni trop vives, ni pressantes, ni accumulées. Lorsqu'elles s'offrent toutes ensemble à l'esprit, il est difficile d'en exprimer convenablement une seule.

Ambitieux, le docteur X... très ambitieux.

—Je trouve, disait-il, qu'on est ingrat envers les médecins. C'est à peine si, de temps en temps, on élève un monument pour perpétuer la mémoire de l'un d'eux.

—Par exemple, docteur ! Tous les cimetières en sont pleins !

La récolte de tabac aux Etats-Unis pendant l'année dernière a atteint le chiffre de 600 millions de livres. La moitié de ce tabac est destinée à être manufacturé dans ce pays pour la fabrication du tabac à chiquer, des cigares et cigarettes. Il y a aux Etats-Unis 16 mille fabriques de cigares et cigarettes qui, pendant l'année 1884, ont produit 3,000 millions de cigares et 750 millions de cigarettes, fabrication pour laquelle on a employé 75 millions de livres de tabac.

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER,
13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.
Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Impression sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.
Z. E. MARTIN & DASTOUS,
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES ETC.
41, CARRE CHABOUILLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSNIERS,
70, RUE ST DENIS,
MONTREAL.
DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à **BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.**

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.
Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.
Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.
TOUJOURS EN MAINS:
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.
Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Detroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.
Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.
Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.
Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie pu trouver. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.
Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N. Y.
Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne roulais hors de moi."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.
Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.
Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.
Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.
Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.
Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.
Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.
Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.
Si vous voulez chasser la maladie et jour d'une bonne santé
Faites usage du
KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 3.
L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.
LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.



CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

Contrats pour Fournitures de Magasins.
DES SOUMISSIONS sont demandées pour fournitures de magasins de différentes sortes, depuis par la Compagnie à Montréal, London, Portland et autres endroits, durant les douze mois commençant le 1er Juillet 1885.
Des blancs de soumissions, avec les détails, peuvent être obtenus en s'adressant à John Taylor, garde-magasin général de la compagnie à Montréal, ou aux députés gardes-magasins à London et Portland.
Les soumissions endossées "Soumissions pour fournitures de magasins" et adressées au sousigné seront reçues le ou avant Samedi, le 30 Mai.
JOSEPH HICKSON,
Montréal, 21 avril 1885. Gérant-Général